

# La Jeune Fille

Alice Millet

Mémoire en vue de l'obtention du grade de Master, sous la direction d'Alexandre Quoi.

École Nationale Supérieure de la Photographie, Arles, 2017.

La jeune fille est un motif qui occupe tous les champs possibles de l'image. Figure massivement employée et très identifiée dans les objets culturels, qu'ils soient médiatiques ou artistiques, la jeune fille semble toujours résister en sa qualité d'image. Elle n'existerait donc pas : il n'existerait alors que des images de jeunes filles. En interrogeant ces images, il s'agit aussi d'interroger un mythe et sa construction. Comment « la jeune fille » s'impose-t-elle comme un mythe ? Quelles images produit ce mythe ? Comment s'opère ce décollement du statut de sujet à celui d'objet, et finalement d'image ?

Dolorès Haze ou EnjoyPhoenix sont aussi mythifiées l'une que l'autre. Le personnage littéraire qui habite l'oeuvre de Vladimir Nabokov, *Lolita* (1955)<sup>1</sup>, se formalise dans une image, se charge d'un signifié définitif : un sujet changé en objet, aussi préjudicié que préjudiciable, car regardé. La jeune fille qui se donne à voir par ses propres moyens sur les réseaux sociaux est tout aussi « mythique ». Elle formalise non pas les effets d'un regard objectificateur, mais l'autorité normalisante du consumérisme sur l'individu. « En fait, rien ne peut-être à l'abri du mythe<sup>2</sup> », écrit Roland Barthes lorsqu'il en théorise la structure en 1957. Un mythe, c'est une transformation de sens en forme, c'est un « vol de langage », un déplacement qui « déforme » le sens sans pour autant le faire disparaître : il y a toujours de la jeune fille chez *Lolita* et les images qu'elle produit. Seulement, elle devient une « parole définie par son intention », c'est presque « un cadavre parlant<sup>3</sup> ». Le signifiant « jeune fille », qui sert aussi à signifier un état intermédiaire de l'adolescence, est vidé. Le signe se trouve alors investi d'un sens « définitif », soit ici l'altération du sujet par la séduction. La jeune fille n'existerait donc pas : il n'y aurait que des jeunes filles « jeunefillisiées<sup>4</sup> ».

1 Vladimir NABOKOV, *Lolita*, Olympia Press, Paris, 1955.

2 Roland BARTHES, *Mythologies*, Éditions du Seuil, « coll. Points, essais », Paris, 1957, p. 205.

3 *Ibid.*, p. 206.

4 « Soit un bouquet de roses : je lui fais signifier ma passion. N'y a-t-il donc ici qu'un signifiant et un signifié, les roses et ma passion ? Même pas : à dire vrai, il n'y a ici que des roses « passionnalisées ». Mais sur le plan de l'analyse, il y a bien trois termes ; car ces roses chargées de passion se laissent parfaitement et justement décomposer en roses et en passion : les unes et l'autre existaient avant de se joindre et de former ce troisième objet, qui est le signe. Autant il est vrai, sur le plan vécu, je ne puis dissocier les roses du message qu'elles portent, autant, sur le plan de l'analyse, je ne puis confondre les roses comme signifiant et les roses comme signe : le signifiant est vide, le signe est plein, il est un sens. », *ibid.*, p. 185.

À quoi le mythe de la jeune fille obéit-il ? Si le mythe répond à une fonction, quel est le « mobile » qui fait « proférer » la « jeune fille » ? Dans un premier temps, la fonction du mythe de la « jeune fille » regardée permet de formaliser la relation autoritaire qui prévaut à la représentation du sujet féminin : « Les hommes agissent et les femmes apparaissent. Les hommes regardent les femmes. Les femmes se regardent être regardées<sup>5</sup> ». L'assertion de John Berger répond à l'interprétation que fait Laura Mulvey de l'objectivation des personnages féminins dans le cinéma hollywoodien, piégés dans un état constant « d'être-regardés<sup>6</sup> » et objets d'un dispositif scopophilique<sup>7</sup>. Les principaux mythographes de la jeune fille – Lewis Carroll, Vladimir Nabokov ou Balthus – formulent la domination objectificatrice du sujet réifié dans la projection d'un désir. Mais le mythe reste muet quant au souvenir de sa fabrication<sup>8</sup>. Ce à quoi l'on reconnaît un mythe, c'est à son caractère « figé » et interpellatoire. La jeune fille, c'est le « chalet » de Roland Barthes, c'est un signe « disposé là comme le signal d'une histoire individuelle<sup>9</sup> », mais « sans aucune trace de l'histoire qui l'a produit<sup>10</sup> ». Soit une image dépolitisée par le biais de l'appropriation mythique.

Si le mythe relègue le sujet qu'il mythifie, ne serait-il alors plus possible de l'entrevoir ? Peut-on encore discerner le sujet au travers de tous ces filtres projectifs ? Ce peut être en cela que la « jeune fille » offre une résistance : le mythe de la jeune fille et les images qu'il produit, donnent à voir la tension qui existe entre les éléments qui participent à sa construction. La figure et l'oeuvre de Sylvia Plath permettent ainsi d'exposer le trouble avéré du sujet « obéissant » au mythe de la jeune fille : son roman *The Bell Jar* (1963) ou son journal mettent ainsi au jour l'intériorisation

5 John BERGER, *op.cit.*, p.47.

6 « *To-be-looked-at-ness* », Laura MULVEY, « Visual pleasure in narrative cinema », *Screen*, n° 16, 1975.

7 Quand Laura Mulvey (*ibid.*) interprète les théories de Freud (*Trois Essais sur la Théorie Sexuelle*, 1905), elle considère le cinéma comme un dispositif relatif au voyeurisme : l'obscurité de la salle individualise le spectateur et renforce son impression d'intimité avec l'image projetée, quand cette image mouvante exclurait constamment ce-dernier afin qu'il ne ressente pas la sensation d'être vu. Au cinéma, on « verrait » ainsi comme au travers du trou d'une serrure.

8 « [L]e mythe est constitué par la déperdition de la qualité historique des choses : les choses perdent en lui le souvenir de leur fabrication. », Roland BARTHES, *op.cit.*, p.216.

9 *Ibid.*, p.198.

10 *Loc.cit.*

d'une résistance du sujet à l'image à laquelle une autorité cherche à l'assigner. La jeune fille qui « se raconte », déjà un mythe en soi, peut se trouver mis à mal et requalifié par une artiste comme Eija-Liisa Ahtila. Ses films et installations proposent de ré-envisager la figure de la folie comme pivot d'une résistance du sujet. La jeune fille qui « déborde » peut ainsi subvertir le mythe où elle est contenue. Eija-Liisa Ahtila ou Sylvia Plath « dérobent » ainsi le mythe, elles mythifient à leur tour ce qui l'a déjà été. Et si le sujet qui semble revêtir tous les signes du mythe pouvait le désamorcer en intériorisant un désordre, une subversion ?

La « jeune fille », c'est un « précipité » mythique en soi. Ce qui résiste toujours en elle, c'est la contradiction qui prévaut à sa construction. La jeune fille est aussi artificielle qu'elle est authentique : les images produites par de « vraies » jeunes filles ne sont alors pas inoffensives non plus. Si le sujet peut être donné à voir dans la résistance qu'il oppose à la mythification, les « YouTubeuses » ou les « Instagrammeuses » se mythifient toutes seules. Depuis que certaines de ces plate-formes offrent une liberté de publication à ses usagers sur Internet, une certaine uniformisation des contenus est proposée. Les caractéristiques d'une « culture de masse » se trouvent ainsi perpétuées là où l'autonomie de l'utilisateur aurait pu prévaloir. La chambre des jeunes filles qui se maquillent et se réifient en ligne est une « ambiance » aussi déclinable que les visages. Comment la jeune fille confirme ainsi son statut d'image « obéissante » à une autorité, ici sous la forme du consumérisme ?

Ce qui est proposé ici, c'est de « consommer » le mythe afin de s'en faire les lecteurs : il s'agirait, selon l'expression de Barthes, de consommer « le mythe selon les fins mêmes de sa structure<sup>11</sup> », de vivre « le mythe à la façon d'une histoire à la fois vraie et irréelle<sup>12</sup> », pour tenter d'en révéler les fonctions. « Qui est la Jeune-Fille ? D'où vient-elle ? Où habite-t-elle ? Comment la trouver ?<sup>13</sup> » La « jeune fille » partagerait ainsi le destin de l'image en tant que construction issue d'une projection, d'une réification. Quelle serait la teneur de cette image, qui oscille en permanence entre inoffensivité et menace ?

11 *Ibid.*, p. 202.

12 *Loc.cit.*

13 Emmanuel PONCET, « Jeune-Fille, l'avidité recherche », *Technikart*, n°76, 2003. Article paru à l'occasion d'une rencontre avec l'un des auteurs de l'ouvrage collectif *Premiers Matériaux pour une Théorie de la Jeune-Fille*, TIQQUN, Mille et Une Nuits, Paris, 2001.

Le motif de la jeune fille, parce-qu'il est « mythique », est intrinsèquement autoritaire. « Lire » le mythe de la jeune fille, c'est se voir délivrer ses modalités de fabrication, lesquelles renvoient toujours à une forme d'autorité. Il s'agit tant de l'exercice d'un pouvoir réificateur lié à l'histoire de la représentation du sujet féminin, de l'exercice de l'institution familiale sur l'individu, que du consumérisme qui rejoue ces modalités. Mais comme toute figure issue d'une telle assignation, la jeune fille peut intérioriser une résistance afin de déjouer ce qui l'établit. Les images que produit le mythe de la jeune fille vont et viennent ainsi constamment entre ces trois postures.

Déconstruire un mythe, c'est aussi le désamorcer. « Chercher le Garçon<sup>287</sup> », l'exposition que Franck Lamy proposait en 2015 au Mac/Val d'Ivry, en est la démonstration. En réunissant des œuvres produites par des artistes essentiellement masculins qui s'interrogent sur ce qui constitue la virilité, c'est l'opérativité d'un sujet auquel une idéologie présuppose une puissance d'agir qui se trouve remise en cause. Le motif de la jeune fille et son potentiel subversif peuvent ainsi se transposer à toute image dite « mythique », puisque c'est sa validité qui se trouve questionnée. La jeune fille est ainsi une image aussi dysfonctionnelle que le « garçon » que l'on cherche dans l'exposition de Franck Lamy, et c'est en cela qu'elle nous résiste. Son caractère littéral « d'image » en fait un motif aussi efficace qu'ouvert au détournement : infléchir une figure reconnaissable participe à la rendre monstrueuse, « irregardable » parce-que soudainement irreconnaissable.

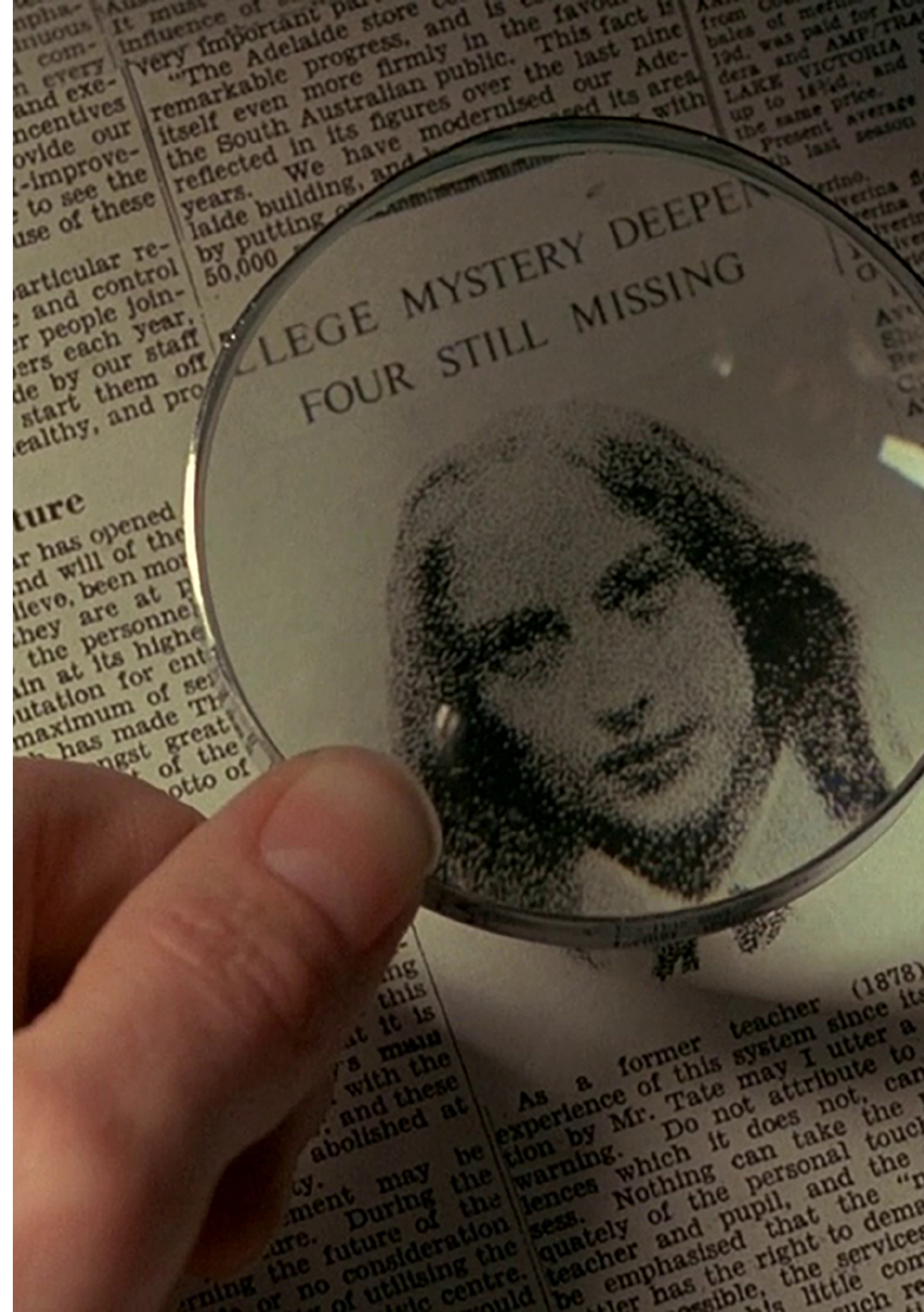
Le mythe de la jeune fille pourrait finalement formuler un rapport au monde qui reposerait sur une immense perplexité, où le sujet se trouverait toujours absent de la projection qui en reste, et où les images seraient sujettes à une mise en doute permanente. Les images de « jeunes filles » ne sont jamais « vraies », elles sont formulées par un mobile qui s'y dissimule, mais qui voit les images lui résister souvent. La « jeune fille » est une image hantée, c'est-à-dire une image « barrée » par un oubli, celui de sa fabrication : les images sont avant tout des tensions en actes, plutôt que la pacification d'un résultat achevé<sup>288</sup>, comme

287 Franck LAMY, *Chercher le garçon: une exposition collective d'artistes hommes*, Musée d'Art Contemporain du Val de Marne, Paris, 2015.

288 Georges DIDI-HUBERMAN, *Ouvrir Vénus: nudité, rêve, cruauté*, Gallimard,

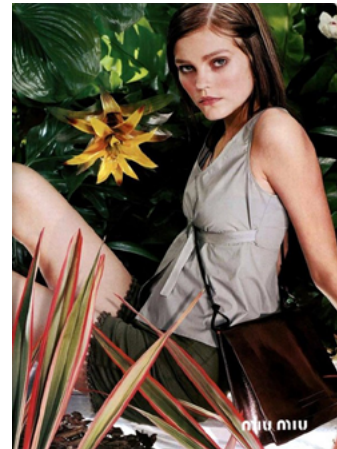
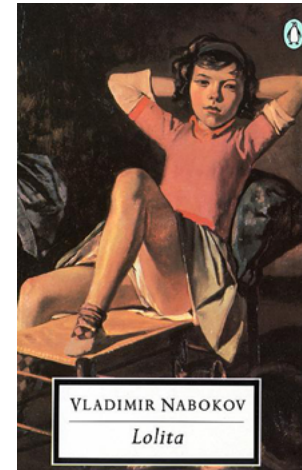
cela tend à être cristallisé par le mythe. C'est ainsi que le mythe de la jeune fille dépasse son statut de sujet objectifié: ce qui y repose plutôt, c'est notre rapport aux images, à leur construction, et à leur déformation par le biais de leur circulation.

Si l'on peut interroger de telles images en se mettant à la recherche des occurrences qui peuvent les lier, les résonnances volontaires ou non qu'elles entretiennent avec d'autres œuvres, d'autres objets, l'image peut aussi s'envisager comme un langage autonome à employer. Guy Debord se faisait ainsi le « metteur en scène » d'un spectacle à déjouer par les moyens détournés de ce-dernier. Comment partir à la recherche de la « jeune fille » au travers des images, en s'en saisissant non seulement comme matériau, mais comme dispositif autonome de questionnement ? Comment ce « précipité » mythique serait-il alors donné à voir ?



Paris, 1999, p. 63.

Ci-contre, photographie tirée du film de Peter Weir, *The Picnic at Hanging Rock*, 1977



A 10 ans :  
Le capital JEUNESSE est intact, les cellules au  
STAMMUM de leur efficacité, la peau  
FRAGILE et moelleuse. Comme une  
PROMESSE de beauté intégrale, à préserver  
toute sa VIE d'adulte...



Bert Stern, *Sue Lyon as "Lolita"*, 1960

Jean-Baptiste Greuze, *L'oiseau Mort*, 1800. Musée du Louvre, Paris.

Norbert Schoerner, *campagne Miu Miu*, 1999

Lewis Carroll, *The Beggar Maid*, 1858

Adrian Lyne, *Lolita*, 1996

George Sidney, *Bye Bye Birdie*, 1963



Georges Franju, *Les Yeux Sans Visage*, 1963

Audrey Wollen, *Post-crying look*, post Instagram, 2014

Audrey Wollen, *Puzzle pieces*, 2014

Cindy Sherman, *Untitled #56*, «Film Still», 1980

*Winner of the 1968 Miss America Pageant,  
Debra Dene Barnes*

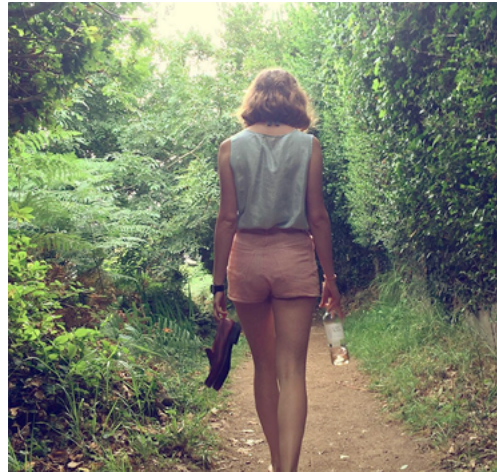
Gordon Lameyer, *Sylvia Plath*, 1953, The Lilly Library  
Indiana University, Bloomington

**j'aime ma caméra**

parce que  
**j'aime  
vivre**

j'enregistre les  
meilleurs moments  
de l'existence

je les ressuscite  
à ma volonté  
dans tout leur éclat



Guy Debord, *J'aime ma caméra*, 1967

Dan Graham, *Little Girl's Make Up Room*, 1997

Campagne de prévention et de communication de l'association Addict'Aide au travers d'un compte *Instagram* fictif, celui de Louise Delage, 2016.

Post *Instagram* d'Essena O'Neil, 2015

Amalia Ulman, *Excellences and Perfections*, 2015